

TERRORISME, NOUVELLES MENACES ET PLONGÉE DANS LES TÉNÈBRES | C'EST LE MOMENT DE (RE)LIRE THÉRÈSE DELPECH



Le contexte français et la situation générale suggèrent la relecture de Thérèse Delpech. Outre une analyse rigoureuse de la scène internationale et des menaces, on y trouvera une réflexion en profondeur sur le désordre des esprits et la maladie de l'âme qui affecte notre post-modernité. En filigrane, un appel à la lucidité et au redressement.

Jean-Sylvestre MONGRENIER | Chercheur associé à l'Institut Thomas More

« Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz. »

François Villon, *La Ballade des pendus*

Les attentats terroristes des 7 et 9 janvier 2015 ont stupéfié la France. Flots de paroles et discours autoréférentiels sur la République ont envahi les médias, le bruit général recouvrant les nécessaires questions sur les failles du renseignement, le laxisme judiciaire et le niveau de sécurité du pays. Si François Hollande a préféré demeurer dans le vague quant à la nature de la menace (« le racisme et l'antisémitisme »), son Premier ministre a précisément nommé l'ennemi : l'islam radical. Pourtant, la tonalité dominante révèle une certaine incompréhension de l'époque et le désarroi des esprits (voir le bond dans la consommation de psychotropes et la ruée pour acheter une publication qui se veut, encore et toujours, « bête et méchante »). Il se trouve que la période actuelle coïncide avec le troisième anniversaire de la mort de Thérèse Delpech, disparue le 18 janvier 2012. Cette spécialiste des affaires stratégiques est à l'origine d'une réflexion d'ensemble dont la lecture, et la compréhension, sont le préalable à l'adoption d'une attitude digne de ce nom, dans un monde qui bascule dans l'ensauvagement. Il nous faut revenir au texte pour y chercher la voie du redressement.

| L'analyse des menaces

Initiée à la grande stratégie, Thérèse Delpech est d'abord philosophe de formation. Normalienne et professeur agrégé de philosophie, elle a soutenu une thèse sur Saint-Anselme et la querelle des universaux (outre l'argument ontologique, Saint-Anselme définit le vrai comme « *adequatio rei et intellectus* »). Un sujet roboratif propre à élargir les puissances de l'âme et développer l'esprit théorique. Si l'on excepte deux passages par des cabinets ministériels, à gauche (Alain Savary, 1981-1984) et à droite (Alain Juppé, 1995-1997), Thérèse Delpech s'est essentiellement consacrée aux affaires stratégiques et aux questions de défense. Ainsi a-t-elle participé aux travaux du CAP (Conseil d'analyse et de prévision du Quai d'Orsay), mené des travaux en association avec le CERI (Centre d'études et de recherches internationales-Science Po Paris) et exercé la fonction de directeur des Affaires stratégiques au CEA (Commissariat à l'énergie atomique). En parallèle, Thérèse Delpech a aussi participé au conseil de direction de l'IISS (Institut International d'Etudes stratégiques), basé à Londres. Au fil des analyses publiées dans diverses revues spécialisées et de l'écriture, elle a élaboré une anthropologie des relations internationales. Son ouvrage sur « l'ensauvagement » a été particulièrement remarqué¹.

Il faut d'abord saluer l'expertise stratégique de Thérèse Delpech. Dans *La guerre parfaite* (en 1998), elle expliquait la portée et les limites de ce que l'on appellera par la suite la « révolution dans les affaires militaires » et la « guerre en réseau »². Si elle soulignait l'importance des nouvelles technologies de l'information et de la communication dans la transformation de l'art de la

1. *L'ensauvagement. Le retour de la barbarie au XXI^e siècle*, Grasset, 2005.

2. *La guerre parfaite*, Flammarion, 1998.

guerre (numérisation du champ de bataille, précision du ciblage, accélération du rythme des opérations), elle insistait par ailleurs sur l'illusion d'une guerre courte et propre, suivie d'une victoire sans équivoque (le « brouillard de la guerre » persistera). On se souvient de belles pages sur la colère d'Ajax, la lecture d'Homère inspirant sa réflexion philosophique sur la guerre et l'aveuglement des forces aux prises. Les attentats du 11 septembre 2001 ferment ce que l'on appelait par commodité l'« après-guerre froide » – le foisonnement des paradigmes reflétait l'incertitude stratégique. Dans *La politique du chaos*, un rapide essai qui tient du manuel, au sens d'Épictète (le poignard qu'il faut tenir en main), Thérèse Delpech étudie l'envers de la mondialisation heureuse, c'est-à-dire sa dimension stratégique et militaire³. Menaces et zones de conflit sont passées en revue, avec une insistance sur le terrorisme islamique et la prolifération des armes de destruction massive, sans omettre la possibilité d'un retour à de grandes guerres classiques – ces analyses seront reprises et développées dans *L'ensauvagement*.

Dans cet ouvrage, Thérèse Delpech consacre de longues pages aux questions nucléaires, à la Corée du Nord et à l'Iran, avec le risque d'une prolifération en cascade dans l'environnement régional de ces deux États, mis au ban de la communauté internationale (voir les résolutions votées par le Conseil de sécurité des Nations Unies). La question du terrorisme de type islamique, en liaison avec la situation de déshérence intellectuelle et culturelle des pays musulmans du Moyen-Orient, y est également abordée. En raison du présent contexte, nous y reviendrons bientôt. Alors que Vladimir Poutine est au début de sa deuxième présidence, l'auteur anticipe les risques et menaces liés au revanchisme russe. « Depuis que, le 25 avril 2005, le président russe, s'adressant aux deux chambres de l'Assemblée nationale réunies au Kremlin pour son adresse annuelle à la nation, a évoqué la chute de l'URSS comme « la plus grande catastrophe géopolitique du siècle », il n'y a plus lieu de s'interroger sur la représentation du monde qui prévaut à Moscou »⁴. En toile de fond de son analyse de la Russie, la « pacification » sauvage de la Tchétchénie, où les éléments nationalistes de la rébellion, dont le président Aslan Maskhadov, ont été éliminés par les services spéciaux, au bénéfice des *siloviki* (les dirigeants russes issus des structures de sécurité, opposés à tout compromis) d'une part, des éléments islamistes, qui veulent faire du Caucase l'un des fronts du djihadisme global, d'autre part. Autres composantes du contexte dans lequel Poutine déploie pas à pas son projet revanchiste et révisionniste : l'emprisonnement de Khodorkovski, arrêté en octobre 2003, qui annonce le retour à un capitalisme d'État (une économie de commande) et l'ingérence massive dans l'élection présidentielle ukrainienne (fin 2004), ce qui provoque en retour la « révolution orange », ensuite présentée comme un complot de la CIA. Nul besoin d'insister sur le fait que le cours des événements a depuis justifié « la sage prudence » à laquelle Thérèse Delpech nous invitait dix ans avant le rattachement *manu militari* de la Crimée et la guerre dans le Donbass.

L'analyse des menaces porte aussi sur la montée en puissance de la Chine populaire, ses prolongements militaires et la modernisation de l'APL (Armée populaire de libération) qui produiront tous leurs effets stratégiques et géopolitiques dans les deux décennies suivantes (il nous reste à peine dix ans pour anticiper cette situation). En 2005, les prémices d'une confrontation régionale sont déjà là. Les tensions avec le Japon sont croissantes – Pékin instrumentalise la mémoire de la guerre sino-japonaise et provoque des crises à répétition – et la Chine populaire se pose en puissance régionale dominante, voulant interdire jusqu'à la simple évocation d'une entrée du Japon au Conseil de sécurité des Nations Unies (tel est le vrai but de la querelle sur le contenu des manuels d'histoire japonais). Depuis l'écriture de *L'ensauvagement*, on sait que la situation a considérablement empiré. La crise de 2008 et la diplomatie de la main tendue pratiquée par Barack Obama ont laissé penser aux dirigeants chinois que leur heure était venue. Outre l'archipel des Senkaku, la Chine populaire revendique des droits souverains sur la

3. *La politique du chaos : l'autre face de la mondialisation*, Le Seuil, 2002.

4. *L'ensauvagement*, *op. cit.*, pp. 258-259.

quasi-totalité des « méditerranées asiatiques », en mer de Chine méridionale et en mer de Chine orientale, où Pékin mène une politique du fait accompli (prise de contrôle d'îlots et installation de plates-formes pétrolières dans des eaux contestées). La perspective d'une nouvelle guerre froide en Asie-Pacifique – un conflit d'envergure mondiale que les Européens, alliés aux États-Unis, se refusent à penser, politiquement et stratégiquement – est aujourd'hui un lieu commun, et la politique de la main tendue s'est transformée en un mixte de *containment* et d'*engagement*. Dans cette mécanique de conflit, Thérèse Delpech appelle notre attention sur la situation dans le détroit de Taïwan et sur l'adoption par Pékin d'un décret qui fait d'une éventuelle déclaration d'indépendance de l'île-État de Taïwan un *casus belli*. Elle insiste sur la duplicité française dans cette affaire et déplore les remontrances adressées par Jacques Chirac, alors président de la république, à Taïpeh, prenant fait et cause pour la tyrannie du Parti communiste chinois et son léninisme de marché, aux dépens de l'une des rares démocraties matures de cette partie du monde. Voilà une question géopolitique que le futur proche, avec une possible victoire électorale des indépendantistes à Taïwan, début 2016, pourrait ramener sur le devant de la scène : les indépendantistes ont en effet remporté les élections municipales de la fin 2014 et le Kouo-Min-Tang, attaché à l'unité de la Chine, a perdu la municipalité de Taïpeh.

| Sur le Moyen-Orient

Il nous faut maintenant revenir sur le Moyen-Orient, une aire géopolitique principalement traitée à travers la prolifération des armes de destruction massive et le terrorisme. Thérèse Delpech est de ceux qui auront appelé l'attention des gouvernants, et du monde des stratégestes, sur le programme nucléaire iranien et les menaces induites, directes (menaces de destruction d'Israël, possible emploi du nucléaire comme arme de coercition) et indirectes (prolifération en cascade dans la région). De fait, la volonté de puissance du régime chiite-islamique au Moyen-Orient, le spectre d'une sanctuarisation agressive et la formation d'un arc chiite (l'axe Téhéran-Damas-Hezbollah) ont depuis porté au paroxysme les rivalités de puissance dans la région, rivalités dont l'« État islamique », prudemment désigné sous le nom de *Daech* en France (la terreur n'aurait rien à voir avec l'islamisme, moins encore avec l'islam), est tout à la fois l'expression et l'un des acteurs-clés. Déjà, Thérèse Delpech regrettait le manque de promptitude des Occidentaux, des Européens en premier lieu, dans cette crise nucléaire rampante. Il aura fallu encore plusieurs années pour se décider à mettre en place un embargo dont les effets ont ramené Téhéran à la table des négociations. Depuis, les négociateurs iraniens tergiversent, ont obtenu une forme de reconnaissance du « droit à l'enrichissement » et voudraient maintenant conserver le parc de centrifugeuses illégalement acquis (Téhéran est signataire du traité de non-prolifération), le simple gel de ce potentiel étant censé conduire les Occidentaux à lever *ipso facto* les sanctions. Malgré l'accord intérimaire signé en novembre 2013, survenu à l'opinion publique par la communication des gouvernements engagés dans la négociation, la crise n'est toujours pas dénouée (le *round* de l'automne 2014 n'a pu aboutir ; un nouveau round commence ce mois-ci). En quelques lignes, Thérèse Delpech nous fait comprendre le point de blocage de ces négociations dont l'issue positive est censée répondre aux intérêts bien compris de chacun : les dirigeants iraniens ne veulent tout simplement pas la même chose que les gouvernements occidentaux, ceux-ci demeurant persuadés que tous, ici-bas, sont en quête de paix et de prospérité.

Notre auteur est aussi de ceux qui ont pris le terrorisme islamique au sérieux. Elle refuse d'y voir une anomalie historique appelée à disparaître très vite, pour peu que l'Occident fasse preuve d'une plus grande ouverture et exerce des pressions sur Israël, censées mener le gouvernement de l'État hébreu à signer des accords inconsidérés avec des acteurs anormaux ne reconnaissant pas même son droit à l'existence. Les derniers attentats terroristes en France ont remis en selle l'expression

de « guerre contre le terrorisme ». Jusque dans l'épreuve, on aura tardé à mettre un nom sur le terrorisme en question, d'une nature et d'une ampleur autres que le terrorisme de l'ETA basque et divers mouvements inscrivant leurs exactions dans le cadre d'une revendication territoriale limitée : le djihadiste global est un « partisan » déraciné, tendu vers l'illimité, pour lequel la mort et la destruction deviennent des objectifs en soi (si l'« État islamique » et les branches les plus actives d'Al-Qaida développent des stratégies géopolitiques sur des théâtres précis, l'objectif ultime est l'imposition d'un impossible califat mondial). Ainsi, dans le dernier *Livre blanc sur la défense et la sécurité*, rendu public en avril 2013, l'islamisme et ses différents aspects n'étaient pas même nommés, comme si le déni valait protection, à moins que les rédacteurs n'aient cédé au romantisme frelaté des « révolutions arabes », d'abord présentées comme un vaste mouvement national-démocratique appelé à renouveler de fond en comble le Moyen-Orient. Sur le terrain, dans la guerre engagée contre Al-Qaida au Maghreb islamique, on voulait aussi réduire l'« adversaire » (le terme d'ennemi est officiellement banni du vocabulaire) au rang de trafiquants en tous genres, d'abord animés par l'intérêt et le profit. S'il s'agit d'une ruse visant à disqualifier l'« adversaire », ou à rassurer les Français, elle est dévoilée et n'aura jamais abusé que ceux qui voulaient bien l'être.

Il nous faut donc relire les pages consacrées à la lutte contre les groupes terroristes islamiques. Sur l'expression de « guerre contre le terrorisme », très contestée en France lorsqu'elle était employée par George W. Bush, après le « 11 septembre », du fait aussi que le territoire national semblait devoir être épargné (voir la popularité de Jacques Chirac dans le monde arabo-musulman, plus encore après la crise franco-américaine autour de l'Irak), l'analyse de Thérèse Delpech est limpide. Elle écarte l'argument des docteurs Subtil selon lequel le terrorisme étant un mode d'action, comment diable lui faire la guerre ? « Si telle était la vraie raison cependant, gageons que le concept ne soulèverait pas tant de passion ». De même, l'idée qu'il faudrait ne pas donner trop d'importance à son ennemi, en le désignant, ne tient pas : « Comme on ne choisit pas toujours ses adversaires, que celui-ci a déclaré une guerre sans merci au monde occidental, et qu'il envisage son action dans la durée, il peut effectivement infliger à nos sociétés de sérieux revers et déstabiliser un monde déjà affecté par d'autres déséquilibres ». On retrouve ici une vérité antan énoncée par Julien Freund : « Ce n'est pas moi qui désigne l'ennemi ; c'est lui qui me désigne comme tel ».

En fait, Thérèse Delpech explique par des facteurs historiques et psychologiques – le souvenir des guerres européennes du passé et un persistant déni de réalité –, le refus d'envisager une guerre contre le terrorisme : « Le cœur du problème vient de l'utilisation du mot *guerre*, qui impose à la fois de reconnaître son retour dans nos sociétés, ce qui est déplaisant, mais qui suppose de surcroît que l'on agisse sans se contenter d'opérations de police comme celles que l'on avait lancées dans les années 1970 contre Action directe, la Rote Armee Fraktion ou les Brigades rouges »⁵. L'auteur n'entame pas le débat sur les liens entre islam et islamisme (retour du refoulé et vérité de l'islam ou manipulation idéologique du religieux ?), mais rappelle le contenu d'un rapport de l'ONU sur le monde arabe qui souligne l'ignorance de masse, les effets de l'autoritarisme patrimonial des régimes arabes sur la formation intellectuelle et l'enfermement dans le sous-développement (rapport publié en 2003). On peut penser Thérèse Delpech en accord avec le diagnostic dressé par Bernard Lewis dans un lumineux ouvrage sur la question⁶.

5. *Ibid.*, pp. 70-71.

6. Bernard Lewis, *L'Islam en crise*, collection Le Débat, Gallimard, 2003.

| L'exploration des abymes

Si Thérèse Delpech analyse les menaces et décrit l'état du monde selon une rigueur toute janséniste (au vrai, elle est protestante), l'œuvre dépasse la seule expertise, exposée avec clarté et lucidité. Au fil de l'écriture, sa haute culture lui permet non pas d'apporter une simple touche littéraire et philosophique à une matière aride, mais de dresser une anthropologie des sociétés politiques et des relations internationales. L'approche est amorcée dès les premiers livres et elle culmine dans ce grand livre sur l'ensauvagement et le retour de la barbarie. Suivent un essai sur la puissance de l'irrationnel⁷ et un autre sur Freud et la tragédie historique, publié à titre posthume⁸. Un ultime ouvrage sur la dissuasion a ensuite été publié⁹. L'ensemble constitue une vaste réflexion sur l'histoire et les pathologies politiques, qui ne trouvent de solution que dans la tragédie historique. Avec l'accélération du temps vécu par les sociétés humaines depuis les révolutions politiques, idéologiques et technico-économiques du XIXe siècle, l'histoire est devenue inintelligible et dépourvue de sens, la déroute des idéologies modernes – ces alliances entre le mensonge politique et le machiavélisme de masse –, ayant frappé de suspicion tout projet historique ou entreprise de quelque ampleur. Privée de la sagesse des Anciens qui rattachait l'homme aux générations passées, comme du temps fléché par la promesse chrétienne, l'humanité moderne est désemparée, sa temporalité est dévastée : « Pris entre deux murs, le poids de l'histoire et l'angoisse du futur, le temps l'écrase au lieu de la libérer »¹⁰. Par touches successives, Thérèse Delpech fait un portrait psychologique des sociétés post-modernes qui constitue l'envers de celui dressé par Francis Fukuyama dans *La fin de l'Histoire et le Dernier Homme*, ce-dernier décrivant un monde libéral avancé post-héroïque mais finalement apaisé. Notons-ici que ce livre de Francis Fukuyama constitue une véritable réflexion sur l'ontologie historicisée de la Modernité, arrivée à terme avec la fin de la Guerre froide, et une description de nos sociétés empreinte de pessimisme culturel. A lire Thérèse Delpech, on comprend que le « dernier homme » de Nietzsche, dont elle reconnaît la dimension prophétique, n'était que l'avant-dernier.

Il faut maintenant s'attarder sur le souci de l'âme dont Thérèse Delpech témoigne tout au long de son œuvre. L'oubli des principes, la confusion intellectuelle et le chaos moral abîment les âmes et les sociétés occidentales modernes, en cours de dislocation, souffrent d'une famine spirituelle. « La fin de la religion et la mort du Père, écrit-elle, ont laissé un vide immense dans la civilisation occidentale dont les penseurs et les artistes des XIXe et XXe siècles ont tous été conscients. George Steiner va jusqu'à dire que toute l'histoire politique et philosophique des cent cinquante dernières années peut se comprendre comme une série d'efforts pour combler le vide central laissé par la théologie »¹¹. C'est dans cette faille que les idéologies mortifères du siècle passé se sont engouffrées, et nous vivons encore dans leur ombre portée (Julien Freund affirmait que si les idéologies de masse du XXe siècle refluaient, les âmes demeureraient idéologisées). Aussi comprend-on mieux l'intérêt porté à Sigmund Freud, le fondateur d'une science de l'esprit qui renouvelle l'antique effort pour entrer dans les territoires interdits de l'âme. Cette nouvelle approche participe du renouvellement des sciences qui, à la Belle Époque, remet en cause le scientisme et la croyance en une raison toute-puissante destinée à lever le voile sur le mystère du monde. « La science moderne du psychisme, écrit Thérèse Delpech, retrouve ainsi le pessimisme religieux et le caractère inévitable de la corruption ». La Grande Guerre et les bouleversements historiques qu'elle entraîne multiplient les risques de déséquilibre psychique qui tournent à l'épidémie. Dans *L'homme sans passé*, Thérèse Delpech nous explique que Freud exprime la

7. *L'appel de l'ombre. La puissance de l'irrationnel*, Grasset, 2010.

8. *L'homme sans passé*, Grasset, 2012.

9. *La dissuasion au XXIe siècle. Comment aborder une nouvelle ère de piraterie stratégique*, Odile Jacob, 2013.

10. *L'ensauvagement*, *op cit.*, p. 180.

11. *Ibid.*, p. 61.

tragédie d'une époque dont il tente d'éclairer les abîmes. Cette nouvelle perspective sur l'œuvre de Freud vient salutairement contrebalancer sa dénonciation comme penseur quasi-fasciste, porteur d'une idéologie noire (d'aucuns lui reprochent de considérer l'homosexualité comme une maladie psychique). Il faut mentionner par ailleurs que le souci de Thérèse Delpech d'appliquer une thérapie de la lumière à la déraison du monde contemporain ne débouche pas sur un « petit rationalisme » réducteur. Son *Appel de l'ombre* explique qu'on ne peut tout rationaliser sans assécher la source des plus hautes activités humaines. Il faut réhabiliter ce que Carl G. Jung appelait « le versant mythique de l'homme ».

L'Europe est tout à la fois au cœur de la turbulence des « contraires » et du grand désordre des esprits. Hier encore maîtresse des terres et des mers, et grande ordonnatrice du monde des idées, elle est désormais à la croisée de deux arcs de crise. A l'est, sur ses frontières continentales, une puissance révisionniste dont les dirigeants sont animés par une volonté de revanche et l'idée que le dernier acte de la Guerre froide reste à jouer. Malgré trois siècles de déplacement du centre de gravité culturel de la Russie vers l'Occident, Poutine et les siens veulent poser la Russie en puissance eurasiatique, projet en phase avec l'idéologie eurasienne, ce curieux syncrétisme byzantino-mongol. Thérèse Delpech a compris la chose avant bien des slavissants et spécialistes de la Russie. Au sud et au sud-est, un très vaste arc de crise qui s'étire de la zone Sahel-Sahara au Proche et Moyen-Orient. Les différents foyers guerriers africains, des rives atlantiques jusqu'au Nil et à la Corne de l'Afrique, sont déjà reliés entre eux par des flux d'hommes et d'armes. Ces guerres font ressentir leurs effets en Afrique du Nord, où la Libye se déchire, avec d'inévitables contrecoups dans le bassin méditerranéen. Quant à la zone située entre la Méditerranée orientale et le golfe Arabo-Persique, elle est menacée d'explosion sous l'effet des guerres en Syrie et en Irak, de la monstrueuse dialectique entre le régime baathiste-alaouite de Damas et l'« État islamique », avec en toile de fond la lente marche de l'Iran vers le nucléaire guerrier et un grand affrontement entre Chiites et Sunnites. Nous sommes au-delà des anticipations de Thérèse Delpech. Aussi et surtout peut-être, la violence inouïe du XXe siècle et l'absence de catharsis, notamment pour les crimes du communisme qui n'ont fait l'objet d'aucun travail de mémoire (à la différence des crimes commis par les nationaux-socialistes), pèse sur les destinées de l'Europe. La maladie des nerfs y a remplacé le sens du péché et l'on ne parvient plus à penser le mal (« Il est mal de dire du mal du mal » a-t-on pu écrire). Thérèse Delpech compare l'Europe à Hamlet, prince mélancolique affecté d'une paralysie de la volonté, pris dans une tempête passionnelle dont il ignore les causes et les conséquences ultimes : « Celles-ci continuent d'arriver sur nos rivages, comme autant de vagues tardives d'une grande catastrophe qui n'a pas dit son dernier mot. Elsenour concentre ainsi un pouvoir symbolique exceptionnel pour l'Europe du XXe siècle ».

| En guise de conclusion

L'Europe est l'un des fils profonds de l'œuvre de Thérèse Delpech et elle redoute que la grande catastrophe évoquée ci-dessus ne soit suivie de répliques dans la première moitié du siècle en cours. Déjà, vingt-cinq ans après la chute du mur de Berlin, il ne semble plus incongru de parler d'une nouvelle guerre froide avec la Russie. Quant au conflit syrien, que les tenants du « réalisme » prétendaient pouvoir contenir, il étend ses métastases dans la région et au-delà. L'Europe vit chaque jour ses contrecoups, avec des flux de réfugiés qui arrivent en masse sur les côtes italiennes, avant de se disperser en Europe, mais aussi sous la forme d'attentats terroristes qui accentuent de façon implacable les lignes de partage entre populations indigènes et immigrants. La menace de nouveaux attentats qui plane sur l'Europe et, sur son sol même, la

désagrégation de sociétés écartelées entre des systèmes de valeurs concurrents¹², mettent en péril l'équilibre toujours fragile entre le respect des libertés fondamentales d'une part, l'impératif sécuritaire de l'autre.

En filigrane, Thérèse Delpech en appelle au redressement. A rebours de ceux qui vilipendent le « déclinisme » et recommandent une sorte de *positive attitude*, elle fustige le déni du réel et souligne combien le concept de décadence est une catégorie essentielle à l'intelligibilité du devenir historique. Elle sait aussi que le diagnostic et l'étiologie du mal conditionnent la thérapeutique¹³. Sur le plan de l'action, la claire conscience de l'unité de l'Occident et le maintien des solidarités stratégiques sur les différents théâtres où se joue le sort du monde sont indispensables et Thérèse Delpech consacre un chapitre entier de *L'ensauvagement* à cette question¹⁴. Sur le plan intellectuel, moral et spirituel, elle rappelle que la pensée est née du besoin de mettre de l'ordre dans le monde : « Cet ordre ne peut être trouvé, comme Platon l'a exprimé mieux que personne, que si le monde changeant, multiple et soumis à la dégradation dans lequel nous vivons, est perçu à la lumière de quelques principes qui, eux, ne changent pas »¹⁵. Un retour à la philosophie première donc.

Jean-Sylvestre MONGRENIER

12. Voir la « guerre des dieux » de Max Weber.

13. Thérèse Delpech, « Le déclin de l'Occident », *Le Monde*, 22 novembre 2009.

14. *L'ensauvagement*, *op. cit.*, chapitre V de la 4e partie : « L'unité du camp occidental ».

15. *Ibid.*, p. 109.